Alfred Salabelle – Contes et Récits
Arsène Duloup inspecteur d'Académie

Arsène Duloup est un roman commencé inachevé d'Alfred Salabelle dont des extraits sont parus dans le journal quotidien la bataille syndicaliste en 1913. Les différents extraits sont rassemblés dans cette publication. Voici ce que disait Elie Reynier du roman de Salabelle dans un article posthume écrit pour l'Ancien Combattant de l'Ardèche en 1922.
« E. mancipé (Alfred Salabelle) collaborait aussi à la Bataille Syndicaliste ; et plus d'une fois les contes et récits de la B. S. ont donnés des fragments d'un roman en préparation, la vie d'Arsène Duloup, inspecteur d'académie, ou l'on reconnaissait, traduit par une verve railleuse mais sans amertume profonde, bien des épisodes et gens de l'enseignement primaire ardéchois, depuis le directeur Fouinard, « au sourire plus visqueux que celui d'une limace », jusqu'a Duloup « plus insupportable qu'un rhumatisme ». »

- Arsène Duloup est reçu au cercle républicain démocratique – la B.S. du 4 mai 1913
- Arsène Duloup est nommé inspecteur d'académie – la B.S. du 5 mai 1913
- Arsène Duloup au banquet de l'amicale 1– la B.S. du 24 juillet 1913
- Arsène Duloup au banquet de l'amicale 2– la B.S. du 7 aout 1913
- Arsène Duloup – La rosette et le palmarès – la B.S. du 23 aout 1913
- Arsène Duloup – Le rêve de Pétarasse – la B.S. du 8 décembre 1913
- Arsène Duloup – La libération de Pétarasse – la B.S. du 9 décembre 1913
- Arsène Duloup – La « Grad'Garde » de Cliquetis-sous-bois – la B.S. du 12 décembre 1913

sources : La bataille syndicaliste, L'ancien combattant de l'Ardèche, Le midi socialiste disponible sur gallica.bnf.fr/

Alfred SALABELLE pionnier du syndicalisme enseignant en Ardèche
«Sans la guerre criminelle, ceux qui l'ont connu le pense avec, Sallabelle eût été, il serait aujourd'hui l'un des plus éminents, des plus écoutés, parmi les portes paroles du syndicalisme révolutionnaire, français et international.
Et je le dis avec autant de certitude que de douleur. »
E. Reynier
"Ainsi se trouve vérifié ce que nous écrivions plus haut. Le syndicalisme révolutionnaire ne se contente pas de démolir l'édifice social bourgeois : il se préoccupe de rendre durables, en éduquant le prolétariat, les effets de la prochaine révolution. Il sait qu'il ne s'agit pas de se lancer à l'aveuglette vers la délivrance, mais la délivrance ne sera réelle que "si la préparation est suffisante pour que la lutte n'aboutisse pas a une destruction de la civilisation" C'est ce qui a fait sa profonde valeure."
É.Mancipé (A. Salabelle) 1910
https://www.facebook.com/leo.capuano.71/posts/pfbid02pue9V9dRsqCZWnFt3MztofEEmPwwE3QigPAPZf1VP1uDT4ukg3NugH578ZgvVzabl

CONTES ET RECITS

ARSÈNE DULOUP

EST REÇU

au Cercle républicain démocratique

Arsène Duloup, professeur d'Histoire au lycée de Larc, avait le cœur ardent, la tête carrée et les épaules larges. Il affirmait volontiers qu'une âme saine habitait son corps sain, ce qui n'était qu'en partie inexact. Arsène aurait dû être heureux : or, il ne l'était point. Son âme gémissait d'être si à l'étroit dans le cadre où la retenaient ses fonctions de professeur. Et il aurait fallu à son corps des espaces plus libres, beaucoup plus libres que ceux d'une salle de lycée. Les rejetons des bourgeois de Larc ne l'intéressaient pas, et il comprit un jour, après s'être vigoureusement colleté avec l'un d'eux, qu'il n'était pas né pour les initier à perpétuité aux secrets de l'Histoire.

— Je veux être inspecteur d'Académie, se dit-il. Et sa satisfaction fut immense.

Inspecteur d'Académie !... Oui, c'était bien ça, la voilà bien, la vocation, l'irrésistible vocation !

— J'aurai sous mes ordres douze, peut-être quinze cents instituteurs ou institutrices que je guiderai dans leurs efforts et que je défendrai contre leurs ennemis. Par monts et par vaux, par le soleil et par la pluie, j'irai leur porter des conseils et des paroles de réconfort. La belle tâche, et que je me sens digne de l'accomplir !

Arsène Duloup était un homme d'une certaine culture et, les bonnes intentions ne lui faisant pas défaut, il était capable de devenir un excellent inspecteur d'Académie. Oui, mais... il y a un mais... Arsène Duloup n'avait jamais « fait » de politique, il n'avait pas « donné de gages » au parti républicain. Il comprit que c'était une tare. Mais comme rien n'était de taille à rebuter Arsène, il prit l'immédiate résolution de « faire » de la politique, avec la certitude, basée sur sa connaissance de la vie, que la politique ferait de lui un inspecteur d'Académie.

Plein d'une ardeur sincère, il sollicita donc son inscription au *Cercle Républicain Démocratique* de Larc, dont le président, l'honorable Pascuraud, était, par la seconde femme d'un de ses oncles, parent du député de la circonscription. A vrai dire, les membres du *Cercle* manifestèrent quelque étonnement de la subite conversion d'Arsène à ce qu'ils appelaient la politique militante. Ils étaient accoutumés de le voir en compagnie de MM. les officiers et gens de sport de Larc, et rien ne leur aurait fait prévoir qu'il viendrait offrir au *Cercle* le concours de sa débordante activité. L'un d'eux lui exprima leur commune surprise.

— Je veux, moi aussi, travailler pour le peuple et me sacrifier à sa cause, répondit Arsène Duloup, après avoir assuré d'un geste rapide la stabilité de son binocle. (Arsène était myope et portait un binocle.) Il ne sera pas dit, continua-t-il, que le concours d'Arsène Duloup a pu faire défaut à ceux qui luttent comme vous pour l'avènement de la Justice, la suprématie de la Raison et le triomphe du Droit...

Ces messieurs du *Cercle Républicain Démocratique* ne pouvaient qu'approuver un tel langage. Ils l'approuvèrent et, à l'unanimité, votèrent l'admission d'Arsène.

— Je crois que nous avons fait une bonne recrue, déclara Pascuraud à son épouse quand, avant de s'endormir, elle le questionna sur l'emploi de sa soirée.

De son côté, Arsène triomphait. Il sentait en lui quelque chose qui pouvait assez se comparer à ce qu'un homme d'Etat appelle un jour les bouillonnements de la démocratie. Revenu chez lui, il décida de renoncer à la lecture du *Temps* et des *Débats* dès que ses abonnements en cours auraient expiré. Et, sans attendre, il prit sa plume et s'abonna à la *Petite République*, au *Radical* et au *Rappel*.

— Car enfin, je suis un démocrate, moi !

Pour s'en convaincre davantage, il donna un coup d'œil attendri à sa carte d'adhérent au *Cercle Républicain Démocratique*.

Il avait songé un instant à s'abonner à l'*Humanité*, qui représentait pour lui l'extrême limite de l'esprit de révolte. Quelques jeunes fous, à Larc, nourrissaient leur pensée des sophismes de Jaurès, et Arsène voulait être en mesure de leur répondre victorieusement lorsque les hasards de la propagande l'amèneraient à discuter avec eux. Mais il réfléchit. Pour répondre à un socialiste, il n'est pas absolument indispensable de connaître ses arguments. D'ailleurs un abonnement à un tel journal pourrait être mal interprété par ses amis du *Cercle Républicain Démocratique*. Il était préférable d'y renoncer.

Arsène y renonça. Jetant sa plume d'un air délibéré, il se leva, détendit plusieurs fois les bras avec plus de violence que n'en exigent les mouvements d'une saine gymnastique ; puis, toussant par deux fois, il se mit à chanter. Arsène, nous l'avons dit, n'était pas dépourvu d'une certaine culture. Mais il avait la voix fausse, et l'ardeur inaccoutumée qu'il apportait à chanter en exagérait les effets de la façon la plus désagréable. Il n'y a que la foi qui sauve, dit-on; la foi d'Arsène aurait fait « sauver » le moins délicat des musiciens...

Ce surcroît d'exhubérance, qui s'exprimait de façon si peu harmonieuse, ne laissa pas que d'intriguer fortement la bonne Mme Duloup. Arsène avait voulu, en effet, retarder le plus possible l'heure de ses confidences sur le grave sujet qui le préoccupait. Elle ignorait tout de ses nouveaux soucis. Arsène était violent, c'est entendu, mais il savait parfois ne pas manquer de délicatesse. La seule crainte de donner à son épouse de fausses espérances, et de l'exposer ainsi aux douleurs d'une désillusion, l'avait incliné à se taire.

Mais ce soir-là, vraiment, le silence eût été bien pénible. Il était impossible à Arsène de garder plus longtemps son secret. Et comme Mme Duloup le considérait avec un étonnement où se mêlait quelque inquiétude, il cessa de chanter, s'approcha d'elle en la regardant avec tendresse, la saisit entre ses bras puissants, et, après l'avoir enlevée de terre, la pressa contre sa robuste poitrine.

— Mignonne, lui dit-il, je viens d'être reçu au *Cercle Républicain Démocratique*. Avant un an, tu seras l'épouse d'un inspecteur d'Académie.

Quand il eut dit, tous deux se mirent à pleurer.

A. Salabelle.

(*Arsène Duloup, Inspecteur d'Académie.*)

Exploits suffragistes

Fête militaire, pour piston (Petit). — L'Arlésienne (Bizet).

SQUARE PARMENTIER. — 21e d'infanterie coloniale. — Gaieté champenoise (Gourdin). — Mes adieux à l'Amérique (Leroux). — Armande (Mousset). — Le Jour et la Nuit (Lecocq). — Errvin, pour clarinettes (Meister).

BUTTES CHAUMONT. — 31e d'infanterie. — Marche bulgare (Kowalski). — Martha, ouverture (Flotow). — Babillage (Gillet). — Ballet Egyptien (Luigini). — Célestine Landlet (Chomet).

PASSY-RANELAGH. — 162e d'infanterie. — Marche de Hamlet (Thomas). — Ouverture de Mithridate Mozart). — Andante et Saltarelle (Boussagol). — Ballet de Sylvia (Massenet). — Gaiment (Corroyez).

CONTES ET RECITS

ARSÈNE DULOUP

est nommé Inspecteur d'académie

Arsène fréquentait assidûment le *Cercle républicain démocratique*. Par conséquent, rien de ce qui concerne la « défense laïque » ne lui était étranger. Deux fois par semaine, il jouait aux cartes avec M. Grassepalme, président de la Société du Sou des Ecoles laïques. Et chaque mercredi il gagnait au billard le remuant Cléatabard qui, lui, présidait la Société des Anciens élèves. En telle compagnie, Arsène Duloup ne pouvait que gagner en compétence sur les questions à l'étude desquelles le vouait désormais son impérieuse vocation.

Parfois venait au cercle M. Bridemule, inspecteur primaire, mais Bridemule ne parlait jamais, de peur de se compromettre. Il y venait aussi M. le directeur des écoles publiques, homme gros et gras, qu'accompagnait toujours celui de ses adjoints, homme sec et très long, qui avait la faveur de lui servir de gendre. M. Grossaindoux — c'était le directeur — venait au cercle par devoir professionnel. Il avait besoin de temps en temps, disait-il, de se retremper dans une almosphère de cordiale sympathie d'où l'on sortait plus fort pour les luttes quotidiennes. Quant à M. Canulet, son gendre, il venait là pour mettre à profit la seule liberté que daignât lui accorder sa jeune, mais redoutable épouse.

Tous deux avaient fait avec beaucoup de plaisir la connaissance de M. Arsène Duloup. Sans se l'avouer, ils étaient très flattés de l'estime en laquelle semblait les tenir « Monsieur le professeur ».

Leur commerce était des plus profitables à Arsène. Par eux, il s'instruisait des besoins de l'école et de ceux, tout aussi respectables, des instituteurs. Souvent il les faisait sourire par la naïveté déconcertante de ses questions. Mais ils rougissaient de plaisir quand, au moment de les quitter, il leur serrait la main en leur disant : « Au revoir, mes chers collègues ! »

Toutefois, ces parties de cartes ou de *billard*, et ces conversations, si elles contribuaient à la préparation professionnelle du futur inspecteur d'académie, étaient insuffisantes à hâter l'heure de sa nomination. Sa demande, appuyée, mais assez mollement, par le député de Lare, n'avait donné aucun résultat. Arsène Duloup devait donner d'autres « gages » au parti républicain s'il voulait la voir aboutir. Il était indispensable de frapper un grand coup.

Justement, sur l'initiative de M. le sous-préfet, des « conférences populaires » allaient s'organiser. Les élections étaient proches et la réaction s'agitait. S'il ne voulait pas succomber sous les coups d'adversaires sans retenue, le parti républicain devait songer à la résistance. Un moyen, parmi bien d'autres, était de préparer, pour l'hiver qui commençait, une série de causeries éducatives.

Consulté, le député Toussaturne avait donné sa pleine approbation.

— Chaque fois qu'il s'agira de lutter pour la suprématie du peuple, avait-il écrit au président du *Cercle*, vous me trouverez sur la brèche. Ah ! que ce mot de Gambetta était juste ! Reprenons-le, messieurs, et crions : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » Vive la République démocratique et sociale ! Je serai donc des vôtres.

L'occasion était belle pour Arsène de se distinguer. Il s'offrit pour faire la première conférence.

— C'est un lutteur ! pensèrent ces messieurs. Et ils acceptèrent.

Arsène se mit en quête d'un sujet. Après bien des hésitations, il décida de traiter la question du « Devenir social ». Un tel sujet était, à la vérité, un peu vaste, mais il prêtait à d'admirables développements.

— Que je serai éloquent ! pensait Arsène Duloup.

Il fut très éloquent. M. le sous-préfet assistait à la fête, et Toussaturne n'avait pas « hésité à abandonner les multiples occupations qui lui faisaient une nécessité de rester au Parlement pour venir prendre place à son poste de combat ». Du fauteuil où il était assis, il donna même par deux fois le signal des applaudissements.

Ce concours d'heureuses circonstances excitait l'orateur. Il en était arrivé à la fin de son magnifique discours. La tête carrée enfoncé entre ses larges épaules, en sueur, prêt à bondir, il lança d'une voix chaude :

— Messieurs, le devenir travaille la société. Mais la société résiste et travaille le devenir. Et nous, qu'allons-nous faire ? Car telle est la question. Egalement éloignés du respect servile des choses qui ne sont pas encore, nous lutterons, nous lutterons toujours. Et comme nous l'écrivait récemment notre honorable député, dont le vaste savoir n'est égalé que par l'indéfectible dévouement (*Applaudissements*), comme le disait cet homme de cœur et de talent qui honore la première circonscrition de Lare et pour qui vous voterez en masse aux prochaines élections (*Applaudissements*), comme le disait M. Toussaturne : Gambetta avait raison ; l'obscurantisme : voilà l'ennemi. Nous, nous marcherons pour la lumière, pour la démocratie et pour le droit. Vive notre député !

Un tonnerre d'applaudissements accueillit la fin de cette émouvante péroraison. Déguisant mal une émotion bien compréhensible, Toussaturne se précipita vers Arsène Duloup qui s'épongait et, aux applaudissements de tous, l'embrassa sur les deux joues.

— Vous savez... votre demande... eh bien... j'en fais mon affaire, lui dit-il à l'oreille, d'une voix tremblante d'émotion.

Trois mois après, Arsène Duloup était nommé inspecteur d'académie du Haut-Languedoc.

A. Salabelle.

(*Arsène Duloup, Inspecteur d'Académie.*)

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 1913

5e ANNÉE. — N° 748. — LUNDI 5 MAI 1913.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
10, Boulevard Magenta, PARIS-Xe
TÉLÉPHONE { Jusqu'à 10 heures du soir : 453-19 / Après 10 heures : 419-80 — 312-41

Les bureaux de l'Administration du journal sont ouverts de 9 heures du matin à 7 heures du soir.

La Bataille Syndicaliste

QUOTIDIENNE

4 et 6 pages

Abonnements { Paris, Seine, Seine-et-Oise ..... 1 an 24 fr. 6 mois 13 fr. 3 mois 7 fr. / Etranger ..... 1 an 36 fr. 6 mois 19 fr. 3 mois 10 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

Le Numéro : CINQ Centimes

droit n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Qu'on se le dise. — *Boucherat.*

A Chambéry

Chambéry, 4 mai. — Hier soir, après la retraite militaire, les camelot du roi se sont livrés à une manifestation, aux cris de : « Vive l'armée ! » La foule les suivit et, devant la caserne du 97e, une contre-manifestation eut lieu. Aussitôt le commissaire central Erra fit donner sa police pour « rétablir l'ordre ».

CONTES ET RÉCITS

Arsène Duloup

AU BANQUET DE L'AMICALE

Cette année-là, l'Amicale des Instituteurs et institutrices du Haut-Languedoc tenait son Assemblée générale à Cuirzépeaux, petite cité toute bourdonnante de l'activité de ses vingt mille travailleurs — comme un jour, en un superbe mouvement d'éloquence, l'avait appelée Arsène Duloup. Un grand banquet devait suivre l'assemblée et Duloup fut prié d'en accepter la présidence. Il n'hésita pas un instant. Puisque son devoir l'appelait à ce banquet, il remplirait son devoir, il le remplirait jusqu'au bout, à coups de fourchette d'abord, ensuite à coups de langue. Arsène voulait honorer « ses » instituteurs en s'asseyant à leur table et il se promettait de leur « envoyer » au dessert un de ces discours dont, au dire des journaux de Lare, il avait le secret.

Au soir du jour fixé, le préfet Fiergalant, Duloup et les inspecteurs primaires du département, Palmarès, Framboise, Traquenart et Ollive, toutes décorations déployées, arrivèrent dans le grand parc où étaient dressées les tables du banquet. Aussitôt Netty, président de l'Amicale, laissant un groupe de camarades, vint au devant des nobles invités et leur souhaita la bienvenue. L'un après l'autre ils lui serrèrent la main. Et la jeune Mme Os, maigre comme un vendredi qui se respecte, exerçant dans ce coin du parc un esprit d'observation merveilleusement aiguisé par son instinctive malveillance à l'égard de ses chefs, prit plaisir à noter la différence de leurs attitudes.

Fiergalant, comme un coq se dressant orgueilleux dans ses plumes, se drapait dans sa dignité préfectorale attestée par un bel uniforme. Il méprisait trop ces petits maîtres primaires pour qu'il n'y eût pas, dans la poignée de main qu'il accorda au président, toute la solennité que met un grand seigneur dans ses rapports avec ceux qui, pense-t-il, sont nés pour le servir et l'admirer.

Duloup, lui, sentait tous les regards se fixer sur sa robuste personne : n'était-il pas le nouvel « Academ » ! Son cœur se démenait comme un fou dans sa vaste poitrine. Il avait la larme à l'œil et transpirait à grosses gouttes. Il se moucha pour dissimuler son trouble. Puis on le vit prendre entre ses deux mains celle que lui tendait Netty et la secouer à huit reprises pour témoigner à ce dernier sa grande joie et son extrême émotion. Netty semblait très flatté de cette démonstration dont l'honneur rejaillissait sur toute l'Amicale. Mais il pensait, selon toute vraisemblance, que celle-ci aurait été tout autant honorée de la voir moins violente.

— Ce Duloup, pensait-il, en se frottant le bras, est insupportable comme un rhumatisme !

Quant aux inspecteurs primaires, habitués à voir tous les jours des instituteurs, ils n'éprouvaient rien de l'émotion que manifestait leur chef. Celui-ci n'en revenait pas. A voir enfin « son » personnel, il se sentait troublé comme par une révélation. Il pensait :

— Tout ce peuple est à moi... à moi... C'est moi qui suis son chef... c'est moi... c'est moi.

Sous les arbres du parc, c'était un va et vient ininterrompu. Les groupes se croisaient, se mêlaient. De vieux instituteurs n'ayant plus de cheveux causaient familièrement à de jeunes collègues qui n'avaient point encore de moustaches. Faces ridées, faces de poupards, un Jean Coste était là à des centaines d'exemplaires. Institutrices de tout âge, de toutes toilettes, les unes solennelles comme la pédagogie, d'autres riant à plein visage, tout ce peuple allait, venait, revenait, parlait, s'interpellait et les rires, les bavardages, les cris emplissaient le parc d'un tumulte assourdissant.

Tous pourtant ne s'agitaient pas. Là-bas, au fond, on reconnaissait Rognacadem, le pourfendeur de chefs, qui achevait, de sa voix âpre, devant quelques amis qui causaient d'ailleurs en même temps que lui et aussi fort, une démonstration commencée le matin. Les amis de Rognacadem n'avaient pas des mines rassurantes. On les disait syndicalistes, et il suffisait de les voir pour constater que ce qualificatif s'appliquait parfaitement à eux. Leurs yeux étaient méchants. Des éclairs en partaient. Ils grinçaient des dents et serraient les poings. Il y avait là tout ce que le département comptait d'instituteurs sans principes, d'hommes sans dignité.

Certes, ils étaient irréprochables dans leur travail professionnel et dans leur vie privée. Mais ils s'autorisaient de ces mérites indiscutés pour ne parler des chefs qu'en un langage de violence ou avec des sourires pleins d'une dissolvante ironie.

Arsène Duloup se les faisait montrer par l'inspecteur primaire Palmarès. Celui-ci avait voué une haine éternelle — éternelle jusqu'à son futur avancement — à tous les ennemis des arbres et des fleurs. Président d'honneur de vingt sociétés pour la destruction des hannetons et le reboisement, il n'aimait pas les syndicalistes qui avaient qualifié de *bluff* l'œuvre qu'il dirigeait. Aussi était-il particulièrement heureux de signaler à Duloup ceux qu'il fallait brider.

— Celui que vous voyez là-bas, l'œil dur derrière le binocle, les moustaches blondes en bataille et une énorme serviette sous le bras, c'est Poudrain, le fameux Poudrain, qui eut des démêlés avec tous vos prédécesseurs. Ce qui enfle sa serviette, c'est le Code, car Poudrain pratique le Code aussi assidûment qu'un chrétien l'Evangile.

— Il a l'air d'insulter son voisin.

— On peut s'y tromper. Poudrain semble toujours furieux, même quand il brise la coquille d'un œuf. C'est un homme dangereux.

Tous ceux qui sont dans ce groupe ne valent d'ailleurs pas cher... Celui-ci, mince, noir, tout en nerfs, c'est Famélic, leur ancien secrétaire syndical. A côté de lui est Granitas, gérant de leur *Bulletin*. Il est incorrigible et il vaut mieux ne pas s'y frotter. A nul d'entre eux, d'ailleurs — si l'on n'a pas raison. Celui qui sourit là-bas, et qu'on dirait plus doux que les autres, c'est Parloux. En souriant, il vous parlera de saigner les bourgeois. — Duloup eut un frisson. — On le dit abonné à la *Bataille Syndicaliste*, le journal de Jaurès.

— De Jaurès ? Ça m'étonne. Je crois plutôt que c'est celui de Sébastien Faure...

— Au fond, ça n'a pas d'importance. Il y est abonné, voilà ce qui importe.

Palmarès lui en montra d'autres, parmi lesquels Rugard, aux dents serrées et aux gestes brefs, — c'était le secrétaire du syndicat — et un grand blond, gras comme un amicaliste, qui n'était pas le moins hargneux de tous.

Duloup frémissait de colère. Il eût voulu aller dans ce groupe gifler tous ces hervéistes (*sic*). Mais il sut se contenir. Et il se consola en regardant d'un œil radouci le groupe des directeurs d'école. Ceux-ci avaient des manières beaucoup plus arrondies, et il ne passait dans leurs yeux que des lueurs de gaieté.

— Avec eux on peut s'entendre, lui confia Palmarès. Ils ne sont pas sans cesse à se plaindre de leur misère ou à médire des chefs. Ce sont des hommes, dans la grosse acception du mot, et non des bouledogues.

Avec une tendresse toute paternelle, Arsène regardait aussi les jeunes institutrices qui passaient près de lui et qui répondaient par de joyeux éclats de rire aux propos de leurs collègues masculins. Il enviait leur joie.

— Toute cette jeunesse se grise des doux propos de l'innocence... Heureuse jeunesse !

Mais sa pensée revenait involontairement aux énergumènes qu'on lui avait montrés.

— Ces saboteurs n'ont qu'à bien se tenir. Je n'ai peur d'aucune idée, mais je suis de taille à faire peur à ceux qui n'ont pas les miennes. Je leur montrerai avant peu que je suis Arsène Duloup, moi...

Mais Netty, rassemblant à grand peine les officiels qui s'étaient dispersés dans la foule, les pria de bien vouloir le suivre et prendre leur place à la table d'honneur. Duloup, ayant faim, n'attendit pas une seconde invitation. Il lui fallait prendre des forces pour claironner son grand discours.

A. Salabelle.

(Arsène Duloup, inspecteur d'Académie).

(A suivre.)

La Bataille Syndicaliste

Comédie-Française. — Matinée : Boubouroche ; Mlle de la Seigliere. Soirée : Le Bonhomme Jadis; (Edipe Roi.
Porte-Saint-Martin. — Tartarin sur les Alpes.
Gaîté-Lyrique. — Les vingt-huit jours de Clairette.
Vaudeville. — L'Amour en manœuvres.
Gymnase. — La Demoiselle de magasin.
Athénée. — Le Bourgeon.
Variétés. — La Dame de chez Maxim's.
Renaissance. — Un Fil à la Patte ; Mais n'te promène donc pas toute nue.
Ambigu. — Les Oberlé.
Palais-Royal. — Le Million.
Folies-Dramatiques. — Les Vices de Paris.
Grand-Guignol. — Rosalie ; Madame Blanchard ; L'Attentat ; Une femme charmante ; Hi-Sonug-Po-King ; Après vous, Capitaine.
Théâtre Apollo. — La Veuve Joyeuse.
Déjazet. — Crime passionnel ; le Mariage de Mlle Beulemans

SPORTS

Club Athlétique du 15e. — Rendez-vous de la Commission désignée à 9 heures, Maison des Syndiqués, 18, rue Cambronne.

CONTES ET RECITS

La rosette de Palmarès

— Il y a toutes sortes de gens, avait coutume de dire Palmarès. Il en est que leur décoration honore ; il en est d'autres qui honorent leur décoration : je suis de ces derniers.

Palmarès avait donc une haute idée de lui-même. Il honorait les palmes académiques, mais il se sentait capable d'honorer un ruban de moins vulgaire nature. Aussi, la rosette lui vint-elle sans provoquer en lui le moindre étonnement.

Mais notre humanité est à base de méchanceté. Des envieux, au cœur tordu par la sotte jalousie, jugèrent imméritée la distinction honorifique dont allait s'enorgueillir la boutonnière de Palmarès.

— Voilà une faveur inexplicable, disaient-ils. Du moins ne s'explique-t-elle pas par le seul mérite de ce pompier de Palmarès (c'était leur propre expression). Il faut qu'il ait un appui dans le gouvernement. Et cela donne à son mérite tout à fait ordinaire un coefficient considérable. Je vous le demande : est-ce de la justice, ça ?

Les chiens aboient, les chameaux passent. Palmarès passait. Il repoussait du pied, avec dédain, ces sottes insinuations, dont l'informait régulièrement son ami Piongras, le pharmacien, chevalier du Mérite agricole.

— Laissez-les dire, mon cher Piongras. Je les méprise, voilà ce qu'ils sont, comme disait l'autre. Mais j'ai les palmes depuis cinq ans, et, quand on a les palmes, combien faudrait-il, à leur avis, attendre d'années pour avoir la rosette?

Piongras, chevalier du Mérite agricole, colporta sous la même forme interrogative, la réponse de Palmarès à ses infâmes détracteurs. Dans tous les cafés de Lhermitage il posa la question sur le ton agressif qu'avait employé Palmarès lui-même pour la formuler.

Nul ne trouva rien à répondre. Si, pourtant, le vieux Salanier eut hausser les épaules.

— Précisez, monsieur, lui demanda Piongras, chevalier du Mérite agricole. Et Piongras semblait furieux.

— Vous voulez que je précise ! Eh bien, je vais préciser. Entre nous, monsieur Piongras, y aurait-il un gros inconvénient à donner *à la fois* les palmes et la rosette ?

Le pharmacien fut écrasé. Mais comme il se souvint que Salanier était affligé d'un esprit révolutionnaire, il se remit aussitôt et jugea que les précisions de Salanier étaient dépourvues d'importance. Il ne lui répondit pas.

Le temps, d'ailleurs, remit toutes choses au point. Palmarès put honorer en toute tranquillité d'esprit la rosette que le gouvernement de la République lui avait accordée. Les mauvaises langues s'exercèrent sur de nouveaux sujets et la rosette de Palmarès ne préoccupa plus que ce dernier.

A vrai dire, nul ne la méritait plus que lui. Non qu'il eût, dans l'exercice de ses fonctions d'inspecteur primaire, fait preuve d'une rare compétence. Non. Palmarès était un homme moyen et pas davantage. Mais son activité était grande. Les journaux étaient inondés de communiqués dus à sa plume et où l'on célébrait son inaltérable dévouement, sa grande éloquence ou sa non moins grande distinction — celle qui n'était pas honorifique.

On lisait, tous les lundis, dans le *Petit Canard du Haut-Languedoc*, des notes dans le goût des suivantes :

Pont-sur-Fange. — Le distingué et dévoué M. Joseph Palmarès, le vaillant inspecteur primaire de Lhermitage, est venu faire dans notre Cité une conférence sur les hannetons. En un langage d'une grande élévation, M. Palmarès a montré à la population, dont l'œil était suspendu à ses lèvres, la nécessité où l'on se trouvait de serrer les coudes, unis dans une commune pensée, pour combattre, sans distinction de partis politiques ou de classes sociales, l'insecte envahisseur. Une société a été immédiatement constituée. Elle s'appelle *Haut-les-cœurs* et elle a pour but de détruire les hannetons pris en flagrant délit de ravages. M. Joseph Palmarès en est le président d'honneur. Nul choix ne pouvait être plus flatteur pour notre commune. Les hannetons n'ont qu'à bien se tenir.

***

Rocaillasse. — M. J. Palmarès, dont tous nos lecteurs connaissent l'inlassable dévouement, a traversé hier notre village. Il a été frappé par l'absence de pins sur les pentes de nos montagnes et il a décidé de porter remède à ce regrettable déboisement. Immédiatement, sur ses conseils, M. l'instituteur a constitué une société des *Amis des Arbres*. Notons, parmi les statuts de notre jeune société, celui-ci qui est le plus important pour l'avenir de notre commune :

« Art. 25. — *Chaque année un grand banquet démocratique sera organisé à Rocaillasse par les soins des* Amis des Arbres. *A la fin de ce banquet, les orateurs insisteront sur la nécessité du reboisement. Le lendemain ils auront la g.... de bois (on n'est pas de bois !).* »

M. Joseph Palmarès présidera, cette année, le banquet et prononcera un grand discours. Nous offenserions sa modestie en insistant ici sur sa grande éloquence. Nos vifs remerciements à ce vaillant pionnier du progrès républicain et agricole.

***

Bridoux. — Si tous les fonctionnaires comprenaient, comme M. Palmarès, l'étendue de leurs devoirs, la France ne périrait pas faute de bois, et les deux mamelles de l'agriculture auraient en nombre suffisant des mains pour les presser. Le remarquable inspecteur primaire de Lhermitage a, en effet, constitué, hier, dans notre localité, trois sociétés : celle des *Amis de l'Arbre*, celle des *Petits Frères des Oiseaux*, et celle des *Vaillants Enracinés* de Bridoux : cette dernière société a émis le vœu suivant tendant à enrayer la désertion de nos campagnes :

« *Tout membre de la Société ayant quinze ans d'inscription sur ses registres sera, de droit, proposé pour le Mérite agricole.* »

Nos remerciements au distingué M. Palmarès, dont le zèle démocratique et agricole n'est plus à démontrer.

***

Le lundi soir, Joseph Palmarès découpait dans le *Petit Canard du Haut-Languedoc* les éloges qu'il s'était lui-même décernés et, sans tarder, il les adressait à Arsène Duloup, sous enveloppe cachetée. Il fallait donc être le pire des énergumènes pour dire que Palmarès ne méritait pas ses décorations. Piongras, le pharmacien, ayant été décoré du Mérite agricole pour avoir, après le banquet du dernier Comice, soigné l'indigestion du sous-préfet Beauveau, on n'avait aucune raison pour refuser à Palmarès les distinctions académiques auxquelles tout au moins ses qualités de journaliste lui donnaient des droits indiscutables.

— Il y a des gens qui honorent leur décoration, d'autres qui en sont honorés. Mois, je suis de ces derniers, répétait-il à Piongras, huit mois après le jour de son heureuse promotion.

A. Salabelle.

(Arsène Duloup, inspecteur d'Académie.)

CONTES ET RECITS

Le rêve de Pétarasse

En ce temps-là, on attribuait une grande importance aux choses militaires. Quiconque, parmi les serviteurs de l'Etat, osait ne voir qu'un patriotisme douteux dans les campagnes de presse payées par les marchands de canon, et le disait, était immédiatement signalé par les bons journaux à la juste sévérité du tribunal de l'opinion publique, à celle des tribunaux administratifs, ou, chose plus redoutable, à celle des tribunaux « tout court ». Le lien national avait pu être renoué, et ceux qui en détenaient les bouts auraient volontiers usé de lui pour étrangler les détracteurs du noble métier des armes.

Le jeune instituteur adjoint de Cliquette-sur-Paille était sans crainte à ce sujet. Ce n'est pas lui que le lien national aurait pu étrangler sans injustice. Achille Pétarasse — c'était son nom — était officier de réserve ; c'était sa gloire. Si élevé était son patriotisme qu'on pouvait le proclamer au-dessus de tout soupçon.

A vrai dire, il n'en avait pas toujours été ainsi. Et l'histoire du patriotisme d'Achille Pétarasse vaut d'être contée. Comme tant d'autres, comme, par exemple, Théosoffe, le séminariste, Purgonnet, le futur docteur, ou Radecode, l'étudiant en droit, Achille avait fait une légère grimace en quittant la vie civile dans laquelle — c'est une tradition — on l'avait recruté pour faire de lui un soldat de deuxième classe.

Il ne tarda pas à comprendre que l'armée manque de braves et qu'il avait eu tort de faire la grimace. Il le comprit pour la première fois quand, huit jours après son incorporation, on l'envoya, avec ses compagnons de chambrée, laver deux cent trente-cinq bougerons garnis de crasse qu'avaient laissés dans cet état les soldats récemment libérés. Et, tous les jours, il le comprenait un peu plus en se voyant désigner par le sergent Putois, jaloux de son instruction, pour laver les cent vingt assiettes de la compagnie ou pour balayer les interminables escaliers « habités » par celle-ci, ou encore, selon la délicieuse expression du sergent Putois, pour « dégager les va-faire closette » du troisième bataillon.

Achille acheva de comprendre l'étendue de ses devoirs en réfléchissant au bonheur de son ami Crêtedor, qui attendait « la classe » avec sérénité sous le glorieux uniforme de sous-lieutenant.

— Crêtedor n'est, comme moi, qu'un homme moyen. Or, il finit ses deux ans comme officier de réserve. Il n'y a donc pas de raison pour qu'un pareil sort ne me soit réservé.

Dès lors, Achille Pétarasse fut convaincu de la noblesse de son nouveau métier. Les corvées ne le décourageaient plus. Qu'importent à celui qui marche le front haut les horreurs quotidiennes de l'existence ! Qu'importent à celui dont le cœur est illuminé par le flambeau patriotique les sombres aspects de la vie de caserne. Pétarasse marchait dans le plus glorieux des rêves. Pouvait-il se plaindre du poids de ses souliers ?

Une nuit, il eut un songe délicieux. Il se voyait sur le « cours », coiffé d'un képi galonné d'or, le corps serré dans une tunique de drap fin, bombant la poitrine et laissant traîner à terre, bruyamment, un grand sabre tout neuf, dont l'éclat était souligné par le rouge insolent de la culotte. Il avait à la main des « gants en peau d'officier ». Et toutes les jeunes filles le regardaient visiblement émues... Putois et ses congénères lui accordaient une obéissance entière et une soumission de tous les instants. Ah ! le beau rêve... Soudain, le décor change. Pétarasse, toujours vêtu de son bel uniforme, grimpe à l'assaut d'une colline. Méprisant les balles, brandissant son grand sabre, il monte, il monte, suivi d'un régiment.

Les tambours battent la charge. Et leur grondement furieux domine les sifflets des balles et les cris des soldats. Toujours Pétarasse monte, impétueusement. Il touche presque aux lignes ennemies. Le sabre pointe en avant, il va embrocher un cheval allemand attaché à un arbre français. Le tambour bat, mais moins fort que le cœur du vaillant officier. Les balles, il les méprise. Ça y est.

— France d'abord, crie-t-il, en détendant le bras !

Mais qu'arrive-t-il donc ? Pétarasse sent que sous lui le sol s'effondre. Il va mourir. Du moins, il mourra en héros. Ce n'est pas long. Il pousse un cri... et se réveille à terre, à demi étouffé sous le poids de sa couverture, de ses draps et de son matelas qui l'ont suivi dans sa chute, provoquée par une main ennemie. Et la voix furieuse du caporal Gramuche domine le formidable éclat de rire de la chambrée :

— Dit' donc, spèc' de rossard, vous faudra un coq pour vous réveiller ?

Au loin le tambour achève de battre le réveil... Honteux comme un renard français qu'aurait pris une poule d'outre-Rhin, Achille Pétarasse se relève, l'air ahuri, plus résolu que jamais à conquérir le galon d'or.

— Je me lèverai à mon heure, pense-t-il, et loin de pareilles brutes.

Et le patriotisme de Pétarasse devint définitif.

A. Salabelle.

(*Arsène Duloup, inspecteur d'Académie*)

(*A suivre*).

LA SOIRÉE AU THÉATRE

Opéra. — Tannhauser.
Comédie-Française. — Le Marche nuptiale.
Opéra-Comique. — Céleste.
Odéon. — Matinée : Le Voyage à Dieppe ; Indiana et Charlemagne. Soirée : Rachel.
Gaîté-Lyrique. — Le Cheminéau.
Trianon-Lyrique. — Les Noces de Jeannette ; Les Folies Amoureuses.
Porte-Saint-Martin. — Le Ruisseau.
Athénée. — Tripiepatte.
Palais-Royal. — Les Deux Canards.
Variétés. — L'Institut de Beauté.
Sarah-Bernhardt. — Le Bossu.
Renaissance. — L'Occident.
Gymnase. — Samson.

DÉPÔT LÉGAL
N° 14 1913

1re ANNÉE. — N° 355. — SAMEDI 6 DÉCEMBRE 1913.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 10, Boulevard Magenta, PARIS-Xe

TÉLÉPHONE { Jusqu'à 10 heures du soir : 453-13 / Après 10 heures : 419-03 — 319-14

Les bureaux de l'Administration du journal sont ouverts de 9 heures du matin à 7 heures du soir.

La Bataille Syndicaliste

QUOTIDIENNE

4 et 6 pages

Abonnements { Paris, Seine, Seine-et-Oise . . . 1 an 18 fr. 6 mois 9 fr. 3 mois 5 fr.
Départements . . . . . 1 an 20 fr. 6 mois 10 fr. 3 mois 5 fr. 50
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

Le Numéro : CINQ Centimes

CONTES ET RECITS

La libération de Pétarasse, *sous-lieutenant*

La vertu est toujours récompensée. Treize mois après l'issue tragique de son rêve, Achille Pétarasse put revêtir la peau du lion. Officier de réserve... il était officier ! Sa jeune moustache, jadis insoucieuse de toute discipline, dressa vers le ciel deux pointes orgueilleuses, avec un air de défier le sort qui prouva à Pétarasse la sûreté de sa vocation guerrière. Beau comme un sou neuf, il voulut ajouter à l'élégance qu'il empruntait à l'uniforme, en s'offrant un monocle. Et il jugea indispensable de conserver pour l'avenir un témoignage formel de sa gloire présente :

— Ma première sortie est pour le photographe, écrivait-il à sa mère.

Il adressa, naturellement, un exemplaire de son précieux portrait à Arsène Duloup. Ce dernier lui écrivit aussitôt pour le remercier d'un envoi dans lequel il déclarait voir, lui Duloup, « un geste de loyalisme administratif, qui est un honneur à la fois pour vous-même et pour votre corporation. »

Achille frémit d'aise à cette réponse que Duloup avait écrite de sa propre main. L'idée lui étant venue de gratifier Palmarès, son Inspecteur primaire, du même geste de « loyalisme administratif », il eut le cœur assez haut placé pour n'en rien faire.

— Peuh !... ce Palmarès... un simple primaire... qu'est-ce qu'il vient nous barber ?... il peut se mettre une ceinture, s'il veut avoir ma gueule !

A certaines heures, par l'extrême liberté de son langage, Achille révélait un aspect important de ses aptitudes militaires. Qui a peur des mots Jo't craindre les Prussiens. Et Achille ne craignait ni les uns ni les autres.

Toutes ailes déployées, notre héros nageait donc dans la flamme rose de son rêve... Il cueillait sa jeunesse, et célébrait en son âme sa propre apothéose. Mais tout a une fin. La classe, la maudite classe arriva. Plus d'uniforme... et trente-cinq polissons à surveiller entre quatre murs, avec un vêtement civil. Instituteur... C'était tomber de haut ; Pétarasse pleura, lui le vaillant, lui à qui il ne manquait que de partir en guerre pour devenir un guerrier...

Triste fin des plus beaux rêves ! De la belle colline où il allait une seconde fois entrer de plain-pied dans la gloire, à nouveau, le malheureux Achille roulait, durement poussé par le cruel pelochon de la réalité...

Il fut nommé instituteur à Cliquetis-sur-Paille, dans la circonscription de Palmarès. Le 30 septembre, on l'y vit arriver, revêtu une dernière fois de son cher uniforme, les boutons brillants et l'âme sombre. Celui qui allait être son directeur, M. Frêlemélisse n'était que caporal dans la territoriale et le grand air d'Achille lui en imposa quelque peu. Il le reçut néanmoins très cordialement, et le conduisit ensuite chez Monsieur le Maire, le bon papa Poufialet, qui fut tout simplement émerveillé et fit apporter par sa fille Ugénie deux bouteilles de vin blanc.

— Ainsi, vous êtes le « second » de M. Frêlemélisse. Mâtin ! l'administration vous soigne !

Après les présentations, Achille s'était carré dans un fauteuil, avait allumé une fine cigarette, ajusté son monocle et adossé son sabre au mur, à portée de sa main.

— Vous n'avez point ici, Monsieur le Maire, dit-il, et cette lacune vous manque... de société tendant à la préparation militaire de la jeunesse. J'ai conçu le projet de porter remède à une telle situation.

Il parlait lentement, exagérant la netteté de sa diction et combattant de toute son attention le fâcheux accent qu'il devait à son origine cévenole. Tout en parlant, il fermait à demi un œil pour concentrer dans l'autre, abrité par le monocle, la dureté d'un regard qui voulait être militaire.

— Les anciens Spartiates, continuait-il, nous étaient sur ce point infiniment supérieurs, de l'avis même des grands généraux qui ont renouvelé les termes du problème tactique.

Le brave Poufialet n'avait jamais élevé sa pensée à de telles hauteurs. Aussi, admirait-il sans songer à dissimuler Dans sa large figure de vigneron cossu, illuminée comme par le reflet du bon vin de ses cuves, ses petits yeux bleus, fixés sur Achille, s'arrondissaient d'étonnement. Achille continuait son exposé :

— Je me propose donc, Monsieur le Maire, avec votre bienveillant appui — et certes, vous ne refuserez pas votre appui bienveillant à une œuvre qui se recommande d'elle-même — je me propose donc d'instituer ici, à Cliquetis-sur-Paille, une société tendant à développer parmi ses membres, par des exercices appropriés, — dont j'établirai moi-même la progression, — l'aptitude à conquérir le Brevet militaire.

— Pas mauvaise, votre idée, opina le père Poufialet. Ça sortirait la jeunesse des mains de la « Réaction ». Surtout, qu'on pourrait organiser chaque année un grand banquet démocratique avec Novoix, le député, pour « les » faire bisquer. Qu'en pensez-vous? Frêlemélisse.

— Vous me demandez ce que j'en pense ?

— Oui, qu'est-ce que vous en pensez ?

M. Frêlemélisse toussa pour prendre le temps de réfléchir. Puis il répondit :

— Cela pourrait bien se faire. Nous sommes si mal défendus contre les attaques de nos adversaires, qu'il faut bien ne pas bouder à la besogne. La population verrait d'un bon œil notre initiative, et...

— Je me charge de tout mettre sur pied, conclut Achille. Et je vous propose, Monsieur le Maire, d'accepter la présidence d'honneur de notre nouvelle société.

— Mais oui, mais oui, parbleu, j'accepte... Je n'ai jamais refusé d'aller où le devoir m'appelle. Un vieux républicain comme moi !

Frêlemélisse, qui manifestait depuis un moment, un semblant d'inquiétude, se hâta de dire.

— J'accepte, quant à moi, la présidence effective. Je ne veux pas non plus me dérober. Vous, M. Pétarasse, vous serez l'instructeur, le...

— Le moniteur général, précisa Achille.

Le père Poufialet versa une tournée de vin, et, tous les trois burent à la prospérité de la nouvelle société.

La *Grand' Garde* de Cliquetis-sur-Paille venait de naître. Il ne lui restait qu'à vivre.

A. Salabelle.

(Arsène Duloup, inspecteur d'Académie)

(A suivre).

CONTES ET RECITS

La "Grand'Garde" DE *Cliquetis-sous-Bois*

La Grand' Garde reçut confirmation de sa naissance à une réunion qui se tint un soir d'octobre en la grande salle de la Mairie. Convoqués par les soins de M. Frêlemélisse qui avait fait signer les convocations par M. Poufialet, tous les républicains de Cliquetis étaient venus. Pétarasse se tenait sur le seuil, tête nue, manifestant ainsi hautement son mépris d'homme de guerre pour les intempéries. En veste serrée au col, molletières et gros souliers à clous, il se présenta à chacun d'eux.

— Je suis M. Achille Pétarasse, le nouvel instituteur, officier de réserve.

A huit heures, le grand papa Poufialet ouvrit la séance. Il donna aussitôt la parole à M. Frêlemélisse. Celui-ci exposa le but de la réunion qui était de mettre sur pied — sur pied de guerre, pensa Achille — une société de préparation militaire pour l'éducation patriotique de la jeunesse.

Achille demanda alors à placer un mot, et pendant une heure il développa ses idées sur la nécessité d'une résurrection nationale. Les applaudissements qui accueillirent la fin de son discours réveillèrent le gros Lardon endormi sur son banc. Lardon applaudit comme les autres... des deux mains.

Il fallait désigner les membres du Comité. Poufialet demanda à l'assemblée de vouloir bien « lancer un nom qui servirait de président d'honneur ».

— Poufialet! cria Mégotas, le tailleur, celui qui, dans les dîners de garçon ou dans les noces, chantait invariablement *Le Bouquet tricolore*, chanson patriotique. Et tous crièrent :

— Poufialet ! Poufialet !

— Un autre que moi, balbutia le bon père...

— Non ! non ! Poufialet ! répéta l'assistance.

Et Poufialet accepta.

— Maintenant, dit M. Frêlemélisse, il faut un président, quelqu'un qui, par ses sentiments laïques soit en quelque sorte le drapeau de la société...

— Vous, parbleu ! M. Frêlemélisse, interrompit M. Bol, le pharmacien.

— Il me semble qu'un autre...

— Non ! non ! crièrent les républicains de Cliquetis. Vous serez notre président, M. Frêlemélisse.

Frêlemélisse accepta.

— Moi, naturellement, je serai le moniteur général, déclara Achille.

— Le ?

— Le moniteur général.

Le choix d'Achille fut approuvé à l'unanimité. Puis, M. Bol fut nommé vice-président, Mégotas, vice-président adjoint. Plumeau, le clerc de notaire, se vit attribuer les fonctions de secrétaire général, Oscar, fut secrétaire adjoint, le garde-pêche Braconnier, archiviste, et Toniélou l'aubergiste, archiviste adjoint.

Toniélou invita l'assistance à venir « en vider une » chez lui, en l'honneur de la Grand' Garde, et la soirée s'acheva joyeusement.

En rentrant chez lui, à minuit, Achille Pétarasse rédigea pour les journaux une note qui se terminait ainsi :

— Nous sommes heureux d'informer le public que M. Achille Pétarasse, instituteur, officier de réserve, commencera, mardi, ses cours sur le service en campagne à travers les âges, la topographie appliquée à l'art de la guerre, les erreurs de la tactique moderne, et terminera l'année par la critique des grandes manœuvres. Toute la jeunesse patriotique de Cliquetis voudra entendre ses substantielles causeries. Mercredi, escrime. Jeudi, boxe. Vendredi, école de section. Samedi, marques extérieures de respect. Dimanche, marche militaire.

Les journaux reproduisirent la note de Pétarasse. Et les séances commencèrent. Tous les soirs, Pétarasse revenait de la Grand'Garde éreinté, la gorge déchirée par l'ardeur de ses commandements. Il perdit treize kilos dans l'année. Au 14 juillet, Poufialet et Mégotas obtinrent les palmes académiques. Et Frêlemélisse eut de l'avancement. On le nomma directeur déchargé de classe à Gros Patelin. Achille eut pour lui la satisfaction du devoir accompli.

***

L'année suivante, il recommença. Son nouveau directeur, M. Dubois-Duquel, ayant refusé de fréquenter régulièrement le café de Toniélou, sous prétexte qu'il avait une maladie d'estomac, Toniélou donna sa démission d'archiviste adjoint. Ce fut la débâcle. Il offrit des tournées de petits verres aux jeunes patriotes de la Grand' Garde, à l'heure même des séances, et, il aimait mieux, disait-il, en être de sa poche, mais il voulait se venger de Dubois-Duquel, dont l'attitude n'avait pas été celle d'un républicain. Peu à peu, l'enthousiasme des jeunes gens fléchit. De vingt-quatre, leur nombre passa à huit. Puis, personne ne vint. Pétarasse pourtant, avait redoublé de zèle et perdu huit kilogs. La Grand' Garde était morte.

Arsène Duloup l'apprit. Aussitôt, il adressa à Pétarasse une lettre de blâme.

— Ah ! c'est comme ça, qu'ils reconnaissent mes efforts ! Qu'ils s'en aillent tous paître ! Et Pétarasse s'abonna à la *Guerre Sociale*, pour se venger. Huit jours après, son patriotisme reprit cependant le dessus.

Il eut la volonté de mettre au feu, sans le lire, le journal qu'il croyait être encore blasphémateur. Et, toutes les semaines, il renouvela ce geste patriotique. Mais jamais plus on ne le vit créer de société militaire. Sa flamme brûlait en lui. Tant pis pour ceux qu'elle n'avait pas allumés.

A. Salabelle.

(Arsène Duloup, inspecteur d'Académie)

Dans l'Internationale

ANGLETERRE

LA CONFERENCE NATIONALE DES OUVRIERS DE JOUR DANS LES MINES ANGLAISES. — Les postiers ne sont pas les seuls en Angleterre à réclamer une augmentation de salaires de 15 % ; les ouvriers de jour dans les mines anglaises poursuivent depuis longtemps déjà une agitation pour la réalisation d'une revendication pareille et, en même temps de la journée de huit heures. Ils sont soutenus dans ces revendications par les mineurs du pays entier, et avant-hier, une conférence nationale de la Fédération des mineurs de la Grande-Bretagne (*Miner's Federation of Great Britain*) s'est ouverte dans le Westminster Palace Hôtel de Londres pour discuter l'attitude à prendre par les mineurs.

Environ 700,000 mineurs étaient représentés à cette conférence.

Les négociations en faveur des ouvriers de jour ont généralement échoué dans les divers districts de l'Angleterre, bien que, dans un ou deux cas, quelques légères concessions aient été faites.

Le président, Robert Smillie, rappela la grande grève des mineurs qui continue toujours à Vancouver et demanda aux délégués de prévenir les mineurs de tous les centres d'Angleterre de ne pas se faire embaucher par les compagnies américaines en lutte avec leur personnel.

Des rapports furent présentés sur le salaire minimum des ouvriers de jour dans les mines, conformément à la résolution votée par le congrès des 29 et 30 juillet dernier. Ces rapports demandent de négocier avec les compagnies minières sur la base d'un salaire minimum de 5 shillings (un shilling vaut 1 fr. 25) par jour et une augmentation immédiate de 15 % au-dessus des salaires payés en février 1912.

Après ample discussion, l'affaire a été confiée au comité exécutif, qui doit rédiger immédiatement un rapport définitif et le soumettre ensuite à la présente conférence.

ETATS-UNIS

L'AGITATION OUVRIERE A VANCOUVER. — On mande de Toronto au journal le *Times* de Londres, hier 11 décembre, que deux cents travailleurs ont tenu dans la soirée de mercredi, à Vancouver, un meeting de protestation contre l'incarcération de travailleurs des houillères où la grève se poursuit.

Un des orateurs a déclaré que les dispositions paisibles des ouvriers pourraient bien prendre feu rapidement et que, si un ministre du cabinet allait chasser dans la forêt, on tirerait sur lui.

GREVE SANGLANTE A L'AMERICAINE. — Calumet (Michigan), 11 décembre. — Au cours d'une bagarre qui a éclaté entre la police et les mineurs grévistes, un agent de la police spéciale a été tué ; deux autres ont été blessés.

Les grévistes auraient fait feu sur les agents au moment où ceux-ci s'assemblaient pour prendre part à un défilé organisé par la population pour protester contre la grève.

Plusieurs arrestations ont été opérées.

Les Compagnies de Chemins de fer ont interdit la vente de
LA BATAILLE SYNDICALISTE
dans les gares (sauf sur le réseau Etat).
Motif :
Avoir pris la défense des travailleurs de la voie ferrée.
La réclamer dans tous les kiosques et librairies

La Bataille Syndicaliste

de la "Muse Rouge"

pour 1914

Recueil musical de propagande

En vente à nos bureaux ; 0.30, franco 0.35

CONTES ET RECITS

La "Grand'Garde"

DE

Cliquetis-sous-Bois

La Grand' Garde reçut confirmation de sa naissance à une réunion qui se tint un soir d'octobre en la grande salle de la Mairie. Convoqués par les soins de M. Frêlemélisse qui avait fait signer les convocations par M. Poufialet, tous les républicains de Cliquetis étaient venus. Pétarasse se tenait sur le seuil, tête nue, manifestant ainsi hautement son mépris d'homme de guerre pour les intempéries. En veste serrée au col, molletières et gros souliers à clous, il se présenta à chacun d'eux.

— Je suis M. Achille Pétarasse, le nouvel instituteur, officier de réserve.

A huit heures, le grand papa Poufialet ouvrit la séance. Il donna aussitôt la parole à M. Frêlemélisse. Celui-ci exposa le but de la réunion qui était de mettre sur pied — sur pied de guerre, pensa Achille — une société de préparation militaire pour l'éducation patriotique de la jeunesse.

Achille demanda alors à placer un mot, et pendant une heure il développa ses idées sur la nécessité d'une résurrection nationale. Les applaudissements qui accueillirent la fin de son discours réveillèrent le gros Lardon endormi sur son banc. Lardon applaudit comme les autres... des deux mains.

Il fallait désigner les membres du Comité. Poufialet demanda à l'assemblée de vouloir bien « lancer un nom qui servirait de président d'honneur ».

— Poufialet! cria Mégotas, le tailleur, celui qui, dans les dîners de garçon ou dans les noces, chantait invariablement *Le Bouquet tricolore*, chanson patriotique. Et tous crièrent :

— Poufialet ! Poufialet !

— Un autre que moi, balbutia le bon père...

— Non ! non ! Poufialet ! répéta l'assistance.

Et Poufialet accepta.

— Maintenant, dit M. Frêlemélisse, il faut un président, quelqu'un qui, par ses sentiments laïques soit en quelque sorte le drapeau de la société...

— Vous, parbleu ! M. Frêlemélisse, interrompit M. Bol, le pharmacien.

— Il me semble qu'un autre...

— Non ! non ! crièrent les républicains de Cliquetis. Vous serez notre président, M. Frêlemélisse.

Frêlemélisse accepta.

— Moi, naturellement, je serai le moniteur général, déclara Achille.

— Le ?

— Le moniteur général.

Le choix d'Achille fut approuvé à l'unanimité. Puis, M. Bol fut nommé vice-président, Mégotas, vice-président adjoint. Plumeau, le clerc de notaire, se vit attribuer les fonctions de secrétaire général, Oscar, fut secrétaire adjoint, le garde-pêche Braconnier, archiviste, et Toniélou l'aubergiste, archiviste adjoint.

Toniélou invita l'assistance à venir « en vider une » chez lui, en l'honneur de la Grand' Garde, et la soirée s'acheva joyeusement.

En rentrant chez lui, à minuit, Achille Pétarasse rédigea pour les journaux une note qui se terminait ainsi :

— Nous sommes heureux d'informer le public que M. Achille Pétarasse, instituteur, officier de réserve, commencera, mardi, ses cours sur le service en campagne à travers les âges, la topographie appliquée à l'art de la guerre, les erreurs de la tactique moderne, et terminera l'année par la critique des grandes manœuvres. Toute la jeunesse patriotique de Cliquetis voudra entendre ses substantielles causeries. Mercredi, escrime. Jeudi, boxe. Vendredi, école de section. Samedi, marques extérieures de respect. Dimanche, marche militaire.

Les journaux reproduisirent la note de Pétarasse. Et les séances commencèrent. Tous les soirs, Pétarasse revenait de la Grand'Garde éreinté, la gorge déchirée par l'ardeur de ses commandements. Il perdit treize kilos dans l'année. Au 14 juillet, Poufialet et Mégotas obtinrent les palmes académiques. Et Frêlemélisse eut de l'avancement. On le nomma directeur déchargé de classe à Gros Patelin. Achille eut pour lui la satisfaction du devoir accompli.

***

L'année suivante, il recommença. Son nouveau directeur, M. Dubois-Duquel, ayant refusé de fréquenter régulièrement le café de Toniélou, sous prétexte qu'il avait une maladie d'estomac, Toniélou donna sa démission d'archiviste adjoint. Ce fut la débâcle. Il offrit des tournées de petits verres aux jeunes patriotes de la Grand' Garde, à l'heure même des séances, et, il aimait mieux, disait-il, en être de sa poche, mais il voulait se venger de Dubois-Duquel, dont l'attitude n'avait pas été celle d'un républicain. Peu à peu, l'enthousiasme des jeunes gens fléchit. De vingt-quatre, leur nombre passa à huit. Puis, personne ne vint. Pétarasse pourtant, avait redoublé de zèle et perdu huit kilogs. La Grand' Garde était morte.

Arsène Duloup l'apprit. Aussitôt, il adressa à Pétarasse une lettre de blâme.

— Ah ! c'est comme ça, qu'ils reconnaissent mes efforts ! Qu'ils s'en aillent tous paître ! Et Pétarasse s'abonna à la *Guerre Sociale*, pour se venger. Huit jours après, son patriotisme reprit cependant le dessus.

Il eut la volonté de mettre au feu, sans le lire, le journal qu'il croyait être encore blasphémateur. Et, toutes les semaines, il renouvela ce geste patriotique. Mais jamais plus on ne le vit créer de société militaire. Sa flamme brûlait en lui. Tant pis pour ceux qu'elle n'avait pas allumés.

A. Salabelle.

(Arsène Duloup, inspecteur d'Académie)

Dans l'Internationale

ANGLETERRE

LA CONFERENCE NATIONALE DES OUVRIERS DE JOUR DANS LES MINES ANGLAISES. — Les postiers ne sont pas les seuls en Angleterre à réclamer une augmentation de salaires de 15 % ; les ouvriers de jour dans les mines anglaises poursuivent depuis longtemps déjà une agitation pour la réalisation d'une revendication pareille et, en même temps de la journée de huit heures. Ils sont soutenus dans ces revendications par les mineurs du pays entier, et avant-hier, une conférence nationale de la Fédération des mineurs de la Grande-Bretagne (*Miner's Federation of Great Britain*) s'est ouverte dans le Westminster Palace Hôtel de Londres pour discuter l'attitude à prendre par les mineurs.

Environ 700,000 mineurs étaient représentés à cette conférence.

Les négociations en faveur des ouvriers de jour ont généralement échoué dans les divers districts de l'Angleterre, bien que, dans un ou deux cas, quelques légères concessions aient été faites.

Le président, Robert Smillie, rappela la grande grève des mineurs qui continue toujours à Vancouver et demanda aux délégués de prévenir les mineurs de tous les centres d'Angleterre de ne pas se faire embaucher par les compagnies américaines en lutte avec leur personnel.

Des rapports furent présentés sur le salaire minimum des ouvriers de jour dans les mines, conformément à la résolution votée par le congrès des 29 et 30 juillet dernier. Ces rapports demandent de négocier avec les compagnies minières sur la base d'un salaire minimum de 5 shillings (un shilling vaut 1 fr. 25) par jour et une augmentation immédiate de 15 % au-dessus des salaires payés en février 1912.

Après ample discussion, l'affaire a été confiée au comité exécutif, qui doit rédiger immédiatement un rapport définitif et le soumettre ensuite à la présente conférence.

ETATS-UNIS

L'AGITATION OUVRIERE A VANCOUVER. — On mande de Toronto au journal le *Times* de Londres, hier 11 décembre, que deux cents travailleurs ont tenu dans la soirée de mercredi, à Vancouver, un meeting de protestation contre l'incarcération de travailleurs des houillères où la grève se poursuit.

Un des orateurs a déclaré que les dispositions paisibles des ouvriers pourraient bien prendre feu rapidement et que, si un ministre du cabinet allait chasser dans la forêt, on tirerait sur lui.

GREVE SANGLANTE A L'AMERICAINE. — Calumet (Michigan), 11 décembre. — Au cours d'une bagarre qui a éclaté entre la police et les mineurs grévistes, un agent de la police spéciale a été tué ; deux autres ont été blessés.

Les grévistes auraient fait feu sur les agents au moment où ceux-ci s'assemblaient pour prendre part à un défilé organisé par la population pour protester contre la grève.

Plusieurs arrestations ont été opérées.

Les Compagnies de Chemins de fer ont interdit la vente de
LA BATAILLE SYNDICALISTE
dans les gares (sauf sur le réseau Etat).
Motif :
Avoir pris la défense des travailleurs de la voie ferrée.
La réclamer dans tous les kiosques et librairies

La Bataille Syndicaliste

de la "Muse Rouge"

pour 1914

Recueil musical de propagande

En vente à nos bureaux ; 0.30, franco 0.35